

Danser avec la vie

Pasteur Jean-Nicolas Fell

4e séance : La Nouvelle année / Faire le pari du nouveau

Mesdames, Messieurs,

nous voici à la quatrième étape du parcours « Danser avec la vie. »

Pour la première séance, nous avons médité une réalité quotidienne : notre rapport à la nourriture avec le culte des Récoltes. Nous nous sommes ensuite arrêtés sur notre relation à ceux qui nous ont précédés avec la Toussaint. Quelque chose de fondamental là aussi, mais en même temps de nettement moins présent dans notre quotidien et notre champ de vision. En décembre, nous avons à nouveau changé de catégorie en partant du calendrier liturgique chrétien avec le temps de l'Avent.

Une fête civile

Aujourd'hui, c'est du calendrier civil que nous vient l'impulsion, puisque nous allons nous pencher sur la Nouvelle année.

A priori, quelque chose de très banal et sans grande portée. On change d'agenda. On rajoute une unité dans les dates. Mais à part ça, il ne se passe rien de spécial. Nouvel-an est une fête très basique : on mange beaucoup, on boit beaucoup, on danse en

faisant les fous ; et on commence la nouvelle année par un lendemain un peu difficile, avant de revenir aux choses sérieuses.

Chaque année, c'est la même chose. On changera peut-être le thème de la soirée et des éventuels déguisements. Mais le contenu reste le même : on mange beaucoup, on boit beaucoup, on danse en faisant les fous ; et on commence la nouvelle année par un lendemain un peu difficile, avant de revenir aux choses sérieuses. Une fête très stéréotypée. Sans réel enjeu. La nouvelle année donne l'impression d'un prétexte dont on se serait emparé pour se lâcher un peu.

Et pourtant, chaque année, cela revient. Un rituel. On pourrait même dire : un rituel étonnement vivant, puisque l'on est tellement pris dedans, que l'on n'est même pas conscient de ce qu'il s'agit d'un rituel. Visiblement quelque chose qui nous touche en profondeur.

Une affaire de calendrier ?

Qu'y a-t-il au centre de ce rituel ? Nous dirions volontiers que c'est le calendrier. Seulement le calendrier est un instrument de mesure. Et il renvoie bien sûr à ce qui est mesuré. C'est-à-dire à la question du temps qui est beaucoup plus importante et subtile qu'on le pense habituellement.

Souvent, nous avons tendance à ne percevoir le temps qu'à travers les instruments de mesure que nous nous sommes donnés : le calendrier ou l'agenda qui segmentent le temps en années, mois, semaines, et jours ; avec ensuite nos horloges et nos montres qui divisent les journées en heures et minutes.

Le temps comme un rythme régulier. Le tic-tac d'un réveil. Ou l'aller et retour du balancier des horloges. Un peu comme le battement de notre cœur. Avec cette nuance que notre cœur peut s'emballer ou avoir des palpitations. Tandis que le temps des horloges est parfaitement régulier et ne dévie jamais de sa course.

De ce point de vue, fêter le passage de la Nouvelle année n'a pas grand sens. En effet, ce moment-là ne se distingue en rien des autres minutes et secondes dont sont constituées nos journées. C'est juste un jeu avec une convention. Un peu comme quand un musée veut fêter le cinq-centième visiteur. Le chiffre est rond. Mais la personne n'est en rien différente, dans sa fonction de visiteur, de celle qui la précédait, et de celle qui entrera juste après.

Le contenu de nos années

Seulement, il s'agit là du temps tel que nous le recevons à travers nos instruments de mesure. Mais, à côté de cela, il existe une autre perception du temps qui nous est familière, mais dont nous ne sommes pas toujours conscients.

L'histoire qu'on enseigne à l'école est ainsi balisée de dates mémorables. Tout le monde sait qu'en 1914 la Première guerre mondiale a débuté. Par contre, 1912 semble une année moins importante, moins marquante. En d'autres mots, les cases du calendrier n'ont pas la même couleur, la même densité. Certaines journées ont été importantes : extraordinaires ou au contraire catastrophiques. Tandis que d'autres ont été quelconques, insipides.

Le temps n'est pas homogène. Dans nos vies, il y a des moments-clés où, par une décision, ou par un événement extérieur, notre vie a pris un autre tour. Des moments d'une rare densité restent imprimés en nous. Et pourtant, quand on les décrit, ils semblent d'une grande banalité : un coucher de soleil, une journée d'été dans la nature, des jeux d'enfants.

Oui, le temps de la vie connaît des variations. Il y a des moments de calme plat. Et d'autres où l'Histoire s'accélère. Il y a des moments de crise. Des moments-charnières où l'on passe d'une époque à une autre. Pas un jour qui ressemble à un autre. Pas une année qui soit exactement semblable à celle qui la précédait.

Et c'est justement cette dimension qui est au centre de la célébration du Nouvel an. L'année qui commence ne sera pas la répétition de celle qui se vient de se terminer. Ce n'est pas juste une année supplémentaire qui vient s'ajouter. C'est une année nouvelle.

Inédit, inouï

« Nouveau » : peu de mots sont aussi usés, prématurément vieillissés que celui-ci. Depuis des décennies, nous vivons dans un monde où tout est toujours « nouveau ». Rien de plus banal que cela.

Le marketing a tellement utilisé ce truc que cela ne prend plus. Nous savons qu'une « nouvelle » formule ressemblera fortement à l'ancienne, et que l'on n'aurait même pas fait la différence s'il n'y avait pas « Nouveau ! » écrit en grand sur l'emballage.

Et c'est à tous les niveaux que l'on fait cette expérience : le nouveau gouvernement fait à peu de choses près la même politique que le précédent, et bien des personnes ayant divorcé découvrent que les problèmes qu'elles avaient avec leur ancien conjoint réapparaissent avec la nouvelle personne qui partage leur vie. « Nouveau » n'indique en fait qu'un léger déplacement dans un cadre qui lui n'a pas bougé. Le nouvel employé s'appelle autrement que le précédent, mais c'est à peu près la seule différence qu'il y ait.

Alors, pour bien comprendre le sens de la fête du Nouvel an, il faut redonner toute sa force à ce mot : « Nouveau ».

Un verset de la Bible peut nous y aider. Il se trouve dans la Première lettre aux Corinthiens, au deuxième chapitre, au verset neuf (mais je lis aussi les versets sept et huit) : « *Nous prêchons la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu avait prédestinée avant les siècles pour notre gloire. Aucun des princes de ce monde ne l'a connue ; car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. Mais, comme le dit l'Écriture : « Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, mais que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment ».* »

« *Des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme* » ! En d'autres mots, des choses inouïes, des choses inédites, quelque chose que l'on n'a encore jamais vu, que l'on ne peut pas imaginer. Non pas juste une musique plus douce ou plus majestueuse que ce que l'on connaît. Mais quelque chose de

totallement autre qui ne correspond pas aux catégories que l'on connaît. Non pas juste une nouveauté au sens où on l'entend habituellement, mais une surprise absolue. Quelque chose de déroutant à quoi l'on n'était pas préparé. Un émerveillement qui nous révèle une nouvelle dimension de la vie et aussi de notre personne. Quelque chose qui n'avait jusque-là pas voix au chapitre, et dont on ignorait jusqu'à l'existence, prend sa place au cœur de notre vie. Non pas une dernière touche pour achever le tableau. Mais un tout autre tableau. Ou peut-être même quelque chose qui n'est plus un tableau, mais une réalité d'un autre ordre.

Cet accent sur la nouveauté est très présent dans la Bible. L'espérance, ce n'est pas juste imaginer la réalité du moment débarrassée des aspects désagréables. Cela va plus loin. Dans le livre du prophète Ésaïe, Dieu dit : « *Ne vous souvenez plus des choses passées ; ne pensez plus à celles des temps anciens. Car je vais exécuter une œuvre nouvelle ; oui, elle va bientôt s'accomplir : ne saurez-vous pas l'observer ? Je vais tracer un chemin dans le désert, faire couler des fleuves dans la solitude aride.* » (Ésaïe 43, 18-19) Et plus loin, il souligne nettement l'aspect inédit de ce qui va arriver : « *Je vas désormais révéler des événements nouveaux, encore cachés et inconnus de toi. C'est maintenant qu'ils vont se produire, et non dans le passé ; avant ce jour tu n'en as rien su, de sorte que tu ne pourras pas dire : Je le savais bien !* » (Ésaïe 48, 6b-7) Et il y a bien sûr cette annonce très forte : « *Je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre ; on ne se souviendra plus des choses passées, et elles ne reviendront plus à l'esprit.* » (Ésaïe 65, 17)

Bien sûr, on a pris l'habitude de fêter la Nouvelle année avec juste l'espoir qu'elle soit un peu meilleure que la précédente. Mais en réalité, cette fête va beaucoup plus loin : si l'on marque cette étape, c'est parce que l'on attend un nouveau commencement. Repartir à zéro. Une autre histoire qui débute. Une autre vie.

L'enfant comme symbole du nouveau

Et cette idée est aussi présente à Noël, avec la figure de l'enfant, du nouveau-né. Celui qui n'est pas marqué par tout ce qui s'est passé sur cette terre. Celui dont le cœur n'a pas été souillé par toutes les passions humaines. Celui qui amène une pureté, une fraîcheur, qui permettra au monde de s'engager dans une autre direction, sur un chemin nouveau. Différents chants traditionnels tchèques associent ainsi Noël et le Nouvel an. Grâce au Sauveur qui est né, une année vraiment nouvelle va commencer.

L'enfant, c'est un corps qui n'est pas marqué par l'usure et la fatigue. Et son regard aussi n'est pas encombré par tout ce que, nous, nous avons vécu : un regard neuf qui peut voir ce que nos routines et nos obsessions nous empêchent de voir.

À partir d'un certain âge, ce qui retient notre attention, c'est ce qui a changé depuis le temps de notre enfance et de notre jeunesse, et on déplore une perte. Ce qui perdure nous semble naturel. Ce qui a fait son apparition nous semble secondaire : nous avons très bien vécu des décennies sans cela !

« En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez pas et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. Celui-là donc qui deviendra humble comme cet enfant, sera le plus grand dans le Royaume des cieux. »

(Matthieu 18, 3-4) Jésus nous invite à retrouver cette fraîcheur de l'enfant pour qui tout est nouveau, pour qui tout est surprenant. Ne surtout pas être ce vieillard qui vit dans les rails de ses habitudes et qui ne peut pas imaginer qu'il en aille autrement. Qui appelle sagesse ce qui n'est en fait qu'un encroûtement.

Nos ornières

Je l'ai déjà dit : plus on prend de l'âge, moins on est favorable à la nouveauté qui nous bouscule et qui prend la place de ce qui nous était familier. On y voit facilement une perte : la perte de nos repères, de ce qui est précieux pour nous.

Et les moments de crise font ressortir cette tendance. C'est justement assez flagrant dans les questions d'écologie. Les solutions proposées peuvent se répartir en deux grandes catégories. Certains ressortent l'optimisme technologique des Trente glorieuses, et rêvent de grands parcs d'éoliennes, ou encore de vastes surfaces de panneaux solaires. D'autres, au contraire, prônent le retour à une vie plus simple comme l'avaient nos aïeux. La vie semble ainsi se réduire à une ligne droite : soit on va en avant en tablant sur la science et la technologie ; soit on rebrousse chemin et on retourne à la situation qui était la nôtre il y a quelques décennies, ou il y a quelques millénaires.

Dans les deux cas, on avance en terrain connu. Ou du moins, on croit le faire. « Il y a eu d'énormes progrès en ce qui concerne la pollution atmosphérique, et, si l'on continue sur cette lancée, il y en aura de plus grands encore ! » Ou alors : « Nos ancêtres

avaient une vie bien plus simple et aussi bien plus saine : il faut revenir à ce modèle. C'est une évidence. »

Seulement, la réalité ne correspond pas à cette description. Si la pollution a baissé de façon spectaculaire, c'est aussi parce que l'on a transféré une grande partie de l'industrie lourde hors d'Europe. Et cela n'a pas empêché d'autres pollutions plus discrètes, comme les particules fines, de se développer. Quant à la simplicité, il y a un siècle ou deux le pays était nettement moins peuplé, et cela permettait une agriculture moins efficace. Et le tableau n'était pas toujours très rose : la vie dans les villages était rarement aussi chaleureuse et conviviale que dans les communautés hippies des années septante.

Le terrain connu, c'est souvent plus affectif qu'objectif. On retient ce qui nous parle. Et l'on oublie le reste. Avec pour conséquence de se retrouver avec les mêmes difficultés qu'il y avait avant. Les éoliennes et les panneaux solaires restent de l'industrie, avec tous les problèmes de nuisances et de recyclage qui y sont liés. La simplicité, elle, devient vite pesante, quand il n'y a pas de possibilité d'aller voir ailleurs. Peut-être vaudrait-il la peine de sortir des sentiers battus. Explorer de nouveaux chemins.

La discrétion du nouveau

Seulement, attention à ne pas se méprendre ! La nouveauté, l'inédit, l'inouï, ce n'est pas forcément quelque chose de spectaculaire : une révolution, un ébranlement, peut-être même un traumatisme. Les plus grands bouleversements qu'il y a eu ces dernières décennies dans nos vies sont intervenus sans que l'on

s'en rende compte. Et sans non plus qu'on les prévoie. Pensez au téléphone portable et à Internet.

Au début des années 90, pour appeler quelqu'un, il fallait espérer qu'il soit à la maison. Et si l'on tombait en panne en rase campagne, il fallait faire un bon bout à pied en laissant son véhicule sur place en espérant trouver un téléphone. Quant à Internet, il fallait passer de longues heures dans une bibliothèque pour espérer trouver ce que l'on a maintenant en deux clics depuis chez soi, ou même depuis n'importe où grâce au smartphone.

Une vraie révolution qui nous a changés plus qu'on le pense. Quand j'étais étudiant à Prague, il y a trente ans, le téléphone était cher et la poste lente. Et cela m'a permis de m'immerger complètement dans la ville, en oubliant quelque peu la Suisse. Maintenant les parents ont un contact vidéo quasi quotidien avec leurs enfants étudiant à l'étranger, qui de leurs côtés suivent tout ce qui se passe au pays en temps réel grâce aux médias électroniques et aux réseaux sociaux. Une autre façon d'habiter le monde. Avec des plus et des moins.

Le plus étonnant dans tout cela, c'est que la science-fiction et les futurologues n'ont rien vu venir. Ils imaginent souvent un simple changement d'échelle. Toujours plus de voiture, d'immeubles, d'autoroutes. Avec peut-être des vaisseaux spatiaux, là où nous avons des bateaux et des avions. Et encore une vaste bureaucratie qui dirige la vie. Bref, tout ce que l'on connaît juste en plus grand, en plus rapide, en plus efficace. Mais, en réalité, rien de bien nouveau.

Que l'on puisse maintenant se balader en pleine nature dans les Alpes, en suivant en même temps les débats d'un parlement africain, les célébrations d'une église en Australie, ou encore tout simplement en faisant ses courses, ça personne ne l'avait imaginé. Et cela laisse songeur. Il vaut la peine de l'intégrer dans notre réflexion : l'avenir n'est pas forcément ce que nous pensons, ce que nous prévoyons qu'il sera.

Exercices pour sortir des ornières

Et il y a encore un facteur dont il faut tenir compte : plus la pression est grande, plus notre esprit est accaparé par le stress, et moins il a de souplesse pour imaginer du nouveau et se lancer dans de l'inédit. Dans l'urgence, on ne fait souvent que répéter de façon mécanique des réponses stéréotypées. Dans la plupart des cas, cela permet de se donner un peu de temps. Mais cela ne porte pas très loin.

Parler d'urgence climatique, comme on ne cesse de le faire maintenant, risque donc d'être piégeant. La panique est plus propice à l'agitation qu'à l'action. On court dans tous les sens en hurlant. Mais on ne fait rien d'utile. Rien de constructif. On répètera tout au plus quelques slogans éculés. Sans avoir la moindre idée de ce qu'il faudrait faire pour les transformer en quelque chose de concret.

Pour trouver des réponses pertinentes, c'est une autre approche qui est nécessaire. La sérénité plutôt que la peur. L'audace, le rêve, plutôt que le seul pragmatisme. Un regard neuf qui permet d'oser. S'engager dans des chemins qui n'ont encore jamais été explorés.

Il faut le voir : la vie ne se réduit pas à une ligne sur laquelle on ne peut se déplacer qu'en avant ou en arrière. Nous vivons dans un espace à trois dimensions où l'on peut aussi aller sur les côtés, et même au-dessus et en dessous. Et rien n'empêche d'imaginer d'autres dimensions encore. Peut-être même un nombre infini. Mais, bien sûr, cela dépasse ce que nous sommes capables de nous représenter.

Bien sûr, il est facile de s'enfermer dans des routines. De réduire sa vie à un périmètre bien délimité où l'on se sent en sécurité. On ne fréquente que des personnes du même milieu. On va dans une certaine catégorie de commerces. On lit un certain genre de livres. On écoute un certain type de musiques. Et même si l'on passe des heures sur Internet, les sites que l'on visite relèvent de deux ou trois catégories, rarement plus. Un monde bien balisé. Mais où rien ne peut changer. Où les problèmes sont là pour rester. Puisque l'on est totalement incapable d'imaginer autre chose.

Pour sortir de ce modèle, il ne suffit pas de répéter le mot « Nouveauté » comme un mantra. De petits exercices peuvent être utiles pour briser ces routines que l'on finit par ne même plus percevoir. On peut par exemple faire ses courses le matin au lieu de l'après-midi, ou vice-versa. Utiliser un autre itinéraire pour se rendre quelque part. Manger quelque chose dont on n'a pas l'habitude ou que l'on pense ne pas aimer. S'efforcer de dépasser ses préjugés.

Une jeune philosophe tchèque a fait sa thèse sur Hegel, justement parce que cet auteur lui paraissait rebutant ! Et le plus

grand théologien protestant tchèque du vingtième siècle, Josef Lukl Hromadka, soulignait aussi qu'il faut toujours écouter les autres en meilleure part, c'est-à-dire en s'attachant à chercher tout ce qu'il y a de fort, de pertinent, dans leurs positions. Souvent on fait exactement le contraire : on refuse d'écouter, juste parce que l'autre n'est pas de notre bord !

Tout cela n'est possible que si l'on cultive en même temps un certain recul par rapport à ses attachements. Savoir rire de soi-même, et aussi de ses convictions. Du sérieux avec lesquelles on les défend. Les doctrinaires en tous genres desservent souvent les causes auxquelles ils sont attachés. Déjà tout simplement parce qu'ils bloquent tout. Parce qu'ils interdisent toute évolution, tout déploiement, toute vie. Savoir rire de soi-même, c'est un premier pas pour être à même d'accueillir la nouveauté.

J'en suis bien conscient : tout cela est un peu désécurisant. Quand on est nerveux, on cherche surtout à reprendre le contrôle, à prendre les choses en mains. Les questions d'écologie nous sont souvent présentées sous le modèle de la crise. Avec ce mot d'ordre : il faut faire quelque chose. Mettre un couvercle pour faire chauffer l'eau, ou prendre sa douche à deux (mais peut-être le gain énergétique est-il annulé dans ce cas par les hospitalisations supplémentaires !). Tout plutôt que rester les bras croisés.

Mais, en réalité, le but que l'on poursuit en s'agitant n'est pas d'améliorer la situation. Juste de chasser la peur. Une peur nourrie quelque peu artificiellement par les médias dont la

fonction n'est pas d'informer objectivement, mais bien plutôt de brasser les émotions.

Si l'on veut vraiment trouver des solutions pour une vie durable sur cette terre, il faut commencer par baisser la pression et prendre du recul par rapport à ce qui nous semble important.

Longtemps, les paysans ont regardé les plantes improductives, les insectes, les oiseaux comme des ennemis à combattre. Maintenant, une autre sensibilité s'est développée. Et c'est tant mieux. De même, dans les années soixante-septante, sortir la voiture le dimanche était presque une obligation, la marque d'un jour de fête. Ce ne plus une nécessité aujourd'hui. Et là aussi c'est tant mieux.

Il est important d'apprendre à voir les choses d'un autre œil. Non pas attendre une nouveauté incroyable qui nous mettra tous à genoux. Juste être prêt à sortir de l'ancien et à essayer autre chose. Sortir des modes d'emploi tout faits, et retrouver l'impulsion première : « Qu'est-ce que l'on fait sur cette terre ? Quelle relation à la nature, aux animaux, à la végétation dans notre vie ?

Un microcosme nous montre à quel point ce n'est pas évident et facile : notre Église. Tout le monde voit bien qu'il y a une crise. Mais la seule réponse que l'on apporte, ce sont des structures supplémentaires, et aussi des programmes développés sur des dizaines et des dizaines de pages. Une bureaucratie folle qui a oublié la simplicité de l'Évangile.

Les instituts scientifiques et les conférences intergouvernementales peuvent à coup sûr apporter quelque

chose de précieux pour les questions d'écologie. Mais tout attendre d'eux est un leurre. Certains rêvent d'arguments imparables pour hâter le changement, hélas souvent sur le modèle : « Si on ne fait pas ça, on va tous mourir ! » D'autres aimeraient que l'on recoure à la contrainte.

Pour sortir des ornières, il suffirait peut-être de retrouver la curiosité de l'enfant qui trouve tout intéressant, et qui abandonne sans remords le jeu qui l'occupe pour observer un insecte ou juste les rayons du soleil dans les branches d'un arbre. Un regard nouveau pour découvrir que la nouveauté n'est pas forcément à venir, mais qu'elle est peut-être plus proche qu'on le croit. Il faut juste un cœur disponible pour le remarquer.

Je vous remercie de votre attention !